

de Savoie, de Ferrare, de Clèves et de Parme, par le cardinal de Vendôme, par le comte de Vaudemont, par les républiques de Venise, de Gênes et de Lucques, par le duc de Florence et par le prince d'Écosse. Après quoi il donna le signal de la guerre civile et leva l'étendard de la révolte.

En présence d'une ligue aussi formidable, Henri III suivit les conseils de la peur; et quoiqu'il sût parfaitement que les ligueurs étaient ses ennemis personnels, il se rattacha à eux et fit l'apologie de leur conduite; il révoqua les édits rendus en faveur des huguenots, obligea leurs ministres à sortir de France, et décréta que dorénavant aucun citoyen ne pourrait remplir ni fonctions publiques ni charges privées s'il ne professait le papisme; enfin il poussa la lâcheté jusqu'à donner des places fortes au duc de Guise et au cardinal de Bourbon, comme gages de la sincérité de sa protection.

Ceux-ci n'ayant plus rien à redouter du côté du roi, commencèrent la guerre contre Henri de Navarre et le prince de Condé, dont ils demandèrent l'excommunication à Rome. Le père Matthieu, courrier de la ligue, fit plusieurs voyages en Italie pour obtenir cette bulle impatiemment attendue en France, et pour solliciter un bref qui autorisât les Guises à assassiner Henri III. Pendant que Grégoire préparait la bulle d'excommunication qu'il devait fulminer contre les huguenots, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui l'enleva le 10 avril 1585. On inhuma son cadavre dans une chapelle qu'il avait fait construire à la basilique de Saint-Pierre, et tout fut dit pour ce pape, qui avait donné au monde l'exemple de tous les vices, et qui avait si bien poursuivi l'œuvre d'extermination commencée par ses prédécesseurs.

SIXTE V,

RODOLPHE II,
empereur
d'Allemagne.

235° PAPE.

HENRI III,
HENRI IV,
rois de France.

Histoire du cardinal de Montalte. — Il est élu souverain pontife sous le nom de Sixte V. — Commencements de son règne. — Il excommunique Henri de Navarre et le prince de Condé. — Les deux princes se vengent du pape. — Négociations du chevalier Carre à Rome. — Politique de Sixte-Quint à l'égard de l'Angleterre et de l'Espagne. — Le cardinal neveu envoie son portrait à Elisabeth. — Le pape et les jésuites. — Légation en Suisse. — Affaires de France, d'Espagne et d'Angleterre. — Mort de Marie Stuart. — Sa Sainteté tombe dangereusement malade. — Intrigues des jésuites en Pologne. — Sixte-Quint excommunique Elisabeth. — Anecdote sur les amours du pape. — Sa Sainteté trahit l'Espagne en faveur de la reine d'Angleterre. — Assassinat du duc et du cardinal de Guise. — Sixte-Quint excommunique Henri III. — Querelles entre le pape et l'empereur. — Le pontife et la ligue. — Fourberies du saint-père. — Conduite du pape envers Henri IV. — Prétentions du pape sur le royaume de Naples. — Sixte-Quint se déclare contre les jésuites. — Il meurt empoisonné par les disciples d'Ignace de Loyola. — Réflexions sur ce pape.

Félix Peretti, cardinal de Montalte, était né dans une petite ferme d'un château appelé les Grottes, situé dans la province de la Marche. Son père, simple vigneron d'un riche

propriétaire, avait épousé la servante de son maître, et en avait eu trois enfants, deux fils et une fille. Un jour le jeune Félix Peretti vit tout à coup sa pauvre cabane envahie par une troupe de sbires qui venaient arrêter son père, coupable de quelques délits de chasse. L'aspect rébarbatif de ces hommes et leurs grossiers jurements lui causèrent un tel effroi qu'il courut se cacher dans l'étage supérieur; mais à peine était-il blotti dans un coin de la chambre, que le plancher s'effondra sous ses pieds et l'ensevelit dans les décombres. Les sbires, qui déjà emmenaient leur prisonnier, revinrent sur leurs pas et retirèrent le pauvre enfant tout meurtri et ayant les bras et les jambes brisés par sa chute. On le transporta immédiatement chez un chirurgien, qui prit soin de lui par commisération, et après trois mois de traitement le rendit parfaitement guéri à sa mère.

Félix entra ensuite chez un fermier et garda les pourceaux. Le hasard permit que Michel-Ange Selleri, religieux de l'ordre de Saint-François, s'égara près des Grottes en allant à Ascoli, ville de la Marche, et rencontra le jeune père. Celui-ci, voyant l'embarras du bon Père, lui offrit de le reconduire dans son chemin et même de l'accompagner jusqu'à Ascoli : Michel-Ange Selleri accepta. Pendant le trajet il causa avec son jeune guide, l'interrogea sur ses parents, et apprit toute l'histoire de sa famille. Il en fut vivement touché; et regardant cette rencontre fortuite comme un avis de Dieu, qui lui ordonnait de prendre soin de ce pauvre enfant abandonné, il résolut de ramener Félix Peretti à son couvent et de le présenter à son supérieur; ce qu'il exécuta.

On donna immédiatement à son protégé l'habit des frères

convers et on le plaça sous la direction d'un moine très-lettré. Dès les premiers jours, Félix montra une facilité extrême pour l'étude et une vivacité d'esprit au-dessus de son âge. Son caractère se ressentait de cette dernière faculté; car il poussait quelquefois la vivacité jusqu'à la colère, mais ses irritations étant aussi promptes à se calmer qu'à éclater, ses petits camarades l'avaient surnommé le feu follet. A part ce léger défaut, Félix se faisait remarquer par des qualités solides, entre autres par une persévérance dans ses études qui tenait de l'opiniâtreté; aussi ses progrès furent-ils rapides dans toutes les sciences. A vingt-six ans il obtint le bonnet de docteur et le titre de professeur; huit ans plus tard, il eut occasion de se distinguer comme prédicateur. Dès lors la carrière du moine Peretti de Montalte, qui était le nouveau nom sous lequel on désignait l'ancien gardeur de pourceaux, se trouva tracée; il se mit à tonner contre les hérétiques, attira sur lui l'attention des jésuites, et obtint par leur entremise la place d'inquisiteur à Venise. Son caractère implacable et la cruauté qu'il exerça dans cette ville, à l'instigation de Pie V, qui n'était encore qu'inspecteur général des tribunaux du saint-office, soulevèrent toute la population; et il se vit contraint de s'échapper de nuit pour ne pas être lapidé par le peuple. On raconte à cette occasion qu'il répondit à un de ses collègues qui le raillait de sa fuite : « J'ai fait vœu » d'être pape à Rome, je ne devais donc pas me laisser pendre » ou lapider à Venise. »

De retour dans la ville sainte, Félix Peretti s'attacha au cardinal Buoncompagno, dont il prévoyait la haute fortune, et il l'accompagna dans sa légation d'Espagne. Ensuite il

chercha à gagner l'amitié de Pie V, et obtint successivement le grade de général des cordeliers, d'évêque de Sainte-Agathe, et enfin le chapeau de cardinal. Ce qui lui avait mérité de si hautes distinctions de la part du sanguinaire Pie V, c'était la concordance parfaite qui paraissait exister entre leurs deux natures; même conformité d'opinions, même férocité dans le caractère, même soif pour le sang, même ardeur pour les disputes théologiques; le frère Félix Peretti de Montalte semblait être la seconde partie du pape et avoir pris à tâche de copier sa vie sur celle du maître. Mais quand il fut revêtu de la pourpre du cardinalat, quand il vit qu'il n'était plus au pouvoir même d'un pape de l'élever plus haut, il changea d'allures et d'habitudes; de violent qu'il était, il devint doux et modeste; de cruel et sanguinaire, il devint compatissant et miséricordieux; enfin il parut transformé comme par miracle en un tout autre homme. C'était simplement un serpent qui changeait de peau, sans rien perdre de sa méchanceté ni de son venin.

A la mort de Pie V, le cardinal de Montalte quitta son palais et vint se retirer dans une pauvre maison, située près de l'église de Sainte-Marie-Majeure, avec quelques serviteurs; et pendant tout le règne de Grégoire il affecta de n'avoir d'autre souci que le soin de son salut; il se plut à courber sa taille, à se grimer avec de fausses rides, à rendre sa voix chevrotante, pour se donner toutes les apparences d'un homme qui n'a plus que peu de jours à vivre. Dans les séances du sacré collège, il apportait un tel air de candeur et de simplicité, qu'on lui avait donné le nom d'Ane de la Marche. En toutes occasions, il rappelait les obligations qu'il

avait à Pie V et à son neveu, le cardinal Alexandrin, l'un des plus influents parmi les princes de l'Église, et il ajoutait avec un air de bonhomie parfaite que s'il était seigneur de plusieurs mondes, il ne se trouverait pas encore assez riche pour reconnaître les bienfaits dont ses protecteurs l'avaient comblé; il agissait de même à l'égard de Philippe II, et comme il savait que les Espagnols redoutaient par-dessus tout un pape d'un esprit trop éclairé, il affectait une incapacité absolue.

Enfin, lorsque Grégoire XIII mourut, il en était venu au point de ne plus sortir qu'en s'appuyant sur un bâton, et ses prétendues infirmités avaient tellement augmenté qu'il semblait arrivé à la caducité la plus extrême. Après les funérailles, les cardinaux entrèrent en conclave au nombre de quarante-deux; le pâtre de Montalte, qui entrevoyait l'espoir de recueillir les fruits de dix-huit ans d'hypocrisie, s'achemina sur son bâton jusqu'au Vatican. A son entrée dans le conclave, on remarqua qu'il marchait avec plus de difficulté que de coutume, et lui-même demanda à se retirer dans sa chambre, prétendant n'avoir pas la force de se soutenir. Dès le lendemain on intrigua pour l'élection du pape, et les candidats vinrent le presser de se ranger de leur parti; mais le pauvre Montalte se contentait de répondre qu'il n'était plus en état de se mêler aux choses de ce monde; et sur l'observation que lui adressaient quelques cardinaux par ironie, qu'il faudrait bien qu'il s'occupât de la terre si on le proclamait pape, il répliquait que sa tête penchée vers la tombe ne pourrait jamais soutenir le poids de la tiare, et que si on lui déférait un tel honneur à lui, indigne, il serait

obligé de le refuser ou de se décharger du fardeau des affaires publiques sur le sacré collège. On ne prêta pas autrement attention à ses paroles, et l'on procéda à la rédaction de l'engagement que les cardinaux devaient prendre avant l'élection; après quoi les factions s'agitèrent et les ambitions furent mises en jeu.

On compta jusqu'à quatorze candidats avoués. Dans un tel conflit, où chaque électeur voulait devenir pape, il était difficile de s'entendre; c'était précisément ce qu'avait espéré le pâtre de Montalte; il se garda bien de laisser paraître aucune marque d'ambition, aucun désir d'être choisi par les cardinaux; au contraire, il s'engageait à servir tout le monde, et ne sortait de son appartement que pour aller à la messe ou à la chapelle Pauline, assister à quelques dépouillements de scrutin. Cependant il n'en travaillait pas moins par quelques démarches habiles à augmenter la division dans le conclave, afin de lasser les électeurs et de ramener les suffrages sur lui. Il réussit parfaitement; les cardinaux Alexandrin, d'Est et de Médicis, fatigués de cabaler, se désistèrent de leur candidature en faveur de Montalte, sous la condition qu'il leur abandonnerait le gouvernement de l'Église, ce que le rusé cardinal accepta avec empressement. Ceux-ci, dupes de ses jongleries, et craignant qu'il ne suffoquât dans une quinte de toux, ou que sa mort ne les privât des bénéfices qu'ils s'étaient adjugés, se hâtèrent de réunir leurs partisans pour assurer l'élection de l'Ane de la Marche. Le cardinal de Montalte se traîna avec l'aide de sa béquille dans la chapelle Pauline et vota comme les autres; puis quand le scrutin fut terminé, on procéda au dépouillement des votes. Alors eut lieu

une scène étrange à laquelle personne ne s'attendait et qui jeta la perturbation dans le conclave: dès que Montalte eut compté vingt-six bulletins en sa faveur, c'est-à-dire les deux tiers des voix, il se redressa fièrement, et jetant son bâton au milieu de l'assemblée, il cracha à pleine poitrine comme aurait pu le faire un homme de trente ans. Les cardinaux, confondus, se regardèrent les uns les autres avec anxiété, surtout Médicis et Alexandre. Comme le doyen s'aperçut que ses collègues se repentaient d'avoir été si vite en besogne, il s'écria: « Ne nous pressons pas, mes frères; il s'est glissé » quelque erreur dans le scrutin. » — « Non, reprit Montalte d'un ton ferme, la chose est accomplie et dans les formes. » — Et ce même homme qui une heure auparavant pouvait à peine parler sans tousser, entonna le Te Deum d'une voix si forte et si éclatante qu'elle ébranla les voûtes de la chapelle; ensuite il alla s'agenouiller, suivant la coutume, devant l'autel pour faire son oraison. Mais le cardinal Médicis, qui était à ses côtés, remarqua qu'il ne faisait aucun mouvement des lèvres et qu'il se contentait de regarder le Christ placé en face du sanctuaire: quand il se fut relevé, un des conclavistes s'approcha de lui et le félicita de la singulière métamorphose qui venait de s'opérer en lui. « Je me cour- » bais, répliqua Montalte, pour chercher à terre les clefs du » paradis; à présent qu'elles sont entre mes mains, je puis » regarder Dieu en face. » Enfin le maître des cérémonies s'étant approché pour lui demander, comme le voulait l'usage, s'il lui convenait d'accepter le souverain pontificat: « Je ne saurais plus recevoir ce qui m'a déjà été déféré, lui » répondit-il, mais j'en accepterais volontiers encore autant,

» car je me sens assez de force et de vigueur pour gouverner
 » non-seulement l'Église, mais le monde entier. » — Et sais-
 sissant les ornements pontificaux, il s'en revêtit sans avoir
 même besoin de l'assistance de ses camériers, ce qui sembla
 si extraordinaire au cardinal Rusticucci, qu'il ne put s'empê-
 cher de dire : « Très-saint Père, je vois que le pontificat est
 » un souverain remède pour rendre la jeunesse et la santé
 » aux vieux cardinaux malades. » — « J'en suis persuadé
 » comme vous, répartit Montalte, par l'expérience que je
 » viens de faire. » Quand il eut achevé de s'habiller, il plaça
 la tiare sur sa tête et se fit introniser sous le nom de Sixte V.

Le nouveau pape, en signe de joyeux avènement, fit dres-
 ser quatre potences devant son palais, et au lieu d'amnistier
 les criminels, suivant la coutume usitée à chaque élection, il
 fit pendre soixante des hérétiques les plus obstinés, le jour
 même de son couronnement. Il ne montra guère de bienveil-
 lance que pour les ambassadeurs du Japon, non qu'il ignorât
 tous les ressorts de cette pitoyable comédie, puisqu'il s'en
 était même expliqué assez vertement avec le pape défunt,
 mais parce qu'il croyait de bonne politique de cacher les
 fourberies qui pouvaient déconsidérer le saint-siège. Il eut
 pour ces prétendus princes des égards infinis ; il les fit passer
 pour le baisement des pieds avant les cardinaux ; il les em-
 brassa avec une tendre affection, et voulut qu'ils remplissent
 les fonctions d'honneur à son couronnement, qu'ils portas-
 sent le poêle, lui présentassent l'eau et le linge pour l'ablu-
 tion, et lui tinssent l'étrier pour la cavalcade ; il les institua
 chevaliers de l'éperon d'or, leur donna lui-même l'épée et
 la ceinture, et les fit créer patrices romains par le peuple et

par le sénat ; enfin il célébra l'office divin pour eux seuls,
 les communia de sa main, et leur donna un splendide ban-
 quet. Après quoi il les combla de présents, leur remit en
 audience publique des lettres pour leurs souverains, et les fit
 embarquer. Que devinrent-ils en mer ? c'est ce qu'on n'a ja-
 mais su ; quelques historiens disent que sa Sainteté avait eu
 le jour de leur départ une conférence secrète avec le jésuite
 qui devait les accompagner, et que le digne enfant de Loyola,
 en sortant du Vatican, était venu rendre compte au général
 de son ordre de sa conversation avec le pape, et que celui-ci
 avait répondu : « La farce est jouée ; exécutez la volonté du
 » chef de l'Église, et que la mer leur serve de tombeau ! »

Dès que Sixte V fut installé sur le trône pontifical, il fit
 venir à Rome sa sœur Camilla avec ses trois enfants ; de
 blanchisseuse qu'elle était auparavant, il en fit une princesse ;
 il la combla de caresses, lui donna un palais, des terres et
 une pension considérable, en lui défendant néanmoins de
 jamais lui demander aucune grâce ni aucune place. Le len-
 demain de cette réception, la statue de Marforio demandait à
 la statue de Pasquin : « Pourquoi portes-tu une chemise sale ?
 » — C'est, répondait Pasquin, parce que ma blanchisseuse
 » est devenue princesse. » Le pape fit aussitôt rechercher
 celui qui avait fait cette allusion à l'ancienne profession de sa
 sœur pour en faire bonne justice, et fit publier qu'il don-
 nerait quarante mille écus romains au dénonciateur.

Le coupable se présenta lui-même à l'audience du pape,
 croyant faire une bonne spéculation, et réclama la somme
 promise : « Qu'on lui compte les quarante mille écus, » dit
 Sixte V en s'adressant à son trésorier ; puis se tournant vers